



“ Où en sont les analyses de la domination ? De la question politique à l’investigation sociologique ”

Alexandre Jaunait

► To cite this version:

Alexandre Jaunait. “ Où en sont les analyses de la domination ? De la question politique à l’investigation sociologique ”. 2010. <hal-03738215>

HAL Id: hal-03738215

<https://hal.science/hal-03738215v1>

Submitted on 23 Aug 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

LECTURES CRITIQUES

« Où en sont les analyses de la domination ? De la question politique à l'investigation sociologique »¹

La domination est à la fois un objet classique des sciences sociales et une problématique structurante du champ des mobilisations et des stratégies de libération. Cette intersection entre les luttes politiques et l'analyse sociale forme le point de départ de l'ouvrage collectif *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*, dirigé par Elsa Dorlin, et nourrit également une grande part des réflexions autobiographiques du dernier ouvrage de Didier Eribon, *Retour à Reims*.

Si, en sciences sociales, l'enracinement dans la politique est fréquemment mis à distance au nom de la rigueur méthodologique ou de la neutralité axiologique, cette proximité est au contraire revendiquée dans l'ouvrage d'Elsa Dorlin *et al.*, qui s'inscrit à cet égard dans la continuité des analyses sur le genre, historiquement construites en lien avec le mouvement féministe. Cette filiation remonte plus précisément à l'héritage du féminisme matérialiste des années 1970 qui avait formulé un premier modèle d'analyse des rapports de sexe, de race et de classe, dans le contexte de mobilisations largement influencées par l'analyse marxiste et la question de la priorité des luttes. Comme le souligne Elsa Dorlin dans son introduction, ces trois rapports n'ont pas le même statut, la classe ayant historiquement été considérée comme le rapport social par excellence, tandis que la race et le sexe étaient spontanément renvoyés à l'ordre de la nature. Ce sont en France les analyses du féminisme matérialiste, avec d'autres, qui ont permis de dénaturaliser le sexe et la race en cherchant à les comparer à d'autres rapports sociaux, permettant ainsi d'inscrire l'approche féministe dans les sciences sociales au fur et à

mesure que se négociait, dans le champ des mouvements de libération, la dignité politique d'une lutte. À cet égard, il n'est pas étonnant qu'aujourd'hui encore les travaux les plus stimulants concernant la domination se rattachent aux sciences sociales du genre, qui forment un exemple paradigmatique de la façon dont des problématiques scientifiques sont utilement fécondées par des questions politiques, malgré le risque, ici assumé, de produire parfois quelque flou épistémologique.

En analysant les violences sexuelles, Éric Fassin montre dans sa contribution comment sexe, classe et race fonctionnent comme un « langage » qui permet de tracer, au-delà de la matérialité des violences sur les corps, les frontières symboliques des préjugés concernant non seulement le genre, mais aussi la classe, la nationalité, l'immigration ou l'appartenance religieuse. La question de l'« altérisation » par les normes de classe, de race et de genre est au centre de la construction des frontières entre le « Nous » et « les Autres », comme le montrent également la contribution de Sarah Al-Matary consacrée à l'analyse du juif prédateur sexuel dans le roman antisémite *Le Gorille*, et, dans une forme beaucoup plus politique, l'analyse de Sarah Bracke consacrée à l'impossible compréhension d'un féminisme musulman dans la conscience et les mouvements féministes européens. Ces articles, aux fondements épistémologiques hétéroclites, décortiquent la façon dont se construisent les antagonismes sociaux au croisement des catégories de sexe et de race, et la façon dont ces processus de différenciation et d'assignation identitaire sont aujourd'hui encore réactualisés et instrumentalisés dans les discours politiques.

Depuis les années 1970, la question de l'articulation des rapports sociaux a été reformulée au gré de luttes politiques qui ont transformé les modèles d'analyse de la domination. Si, dans les années 1970, l'impératif est à la comparaison des rapports sociaux, à la fin des années 1980, c'est la question de leur intersection et de leur imbrication qui émerge sous le nom de théories de l'intersectionnalité en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Ces théories s'inscrivent dans le courant du *Black feminism* qui, dès les années 1970, avait critiqué les prétentions du féminisme majoritaire des

1. Elsa Dorlin (dir.), *Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination*, Paris, PUF, 2009 (Actuel Marx. Confrontation), 320 p. ; et Didier Eribon, *Retour à Reims*, Paris, Fayard, 2009 (à venir), 252 p.

femmes blanches de la classe moyenne à la représentation universelle de toutes les femmes¹. Dans la continuité de ce mouvement, les théories de l'intersectionnalité concernent en particulier deux sites de critique : la politique et le droit. En effet, la construction des catégories de représentation, qu'il s'agisse du sujet politique du féminisme ou des catégories juridiques de l'action publique dans la lutte contre le racisme et la discrimination, contribue à définir un sujet particulier qui exclue mécaniquement les acteurs situés à l'intersection de plusieurs rapports de domination, comme c'est le cas des femmes de la minorité africaine-américaine. Si, dans le contexte du féminisme américain, la perspective intersectionnelle permet en effet de déplacer le regard sur l'occultation des Africaines-Américaines, cette critique peut également être étendue aux effets essentialisants de la représentation du sujet « femme » dans les rapports entre le féminisme occidental et le féminisme du « tiers-monde », comme l'illustre l'article de Chandra Talpade Mohanty consacré aux effets coloniaux de la recherche féministe occidentale.

Sur la base d'une critique politique qui concerne en dernière instance les catégories de représentation et la construction de sujets collectifs, se formule cependant une prescription épistémologique qui intéresse les sciences sociales et qui porte sur la représentation empirique de la domination « elle-même » – et non pas seulement sur la « représentation » des dominés dans les mouvements sociaux ou les catégories juridiques. À cet égard, le travail fondateur d'Evelyn Nakano Glenn sur la division raciale du travail reproductif est riche de leçons. Dans cet article traduit en français pour la première fois mais originellement publié en 1992, l'auteure montre de façon exemplaire comment de nombreux travaux sociologiques ont été réalisés dans l'ignorance mutuelle de résultats qu'ils auraient gagné à mettre en commun, les travaux marxistes sur la classe ignorant totalement la question de la racialisation du travail productif et reproductif, et les analyses de la division raciale du travail faisant l'impasse sur les catégories de sexe et de classe. En contrepoint, Nakano Glenn montre comment le

travail de service domestique constitue une forme historique de division raciale du travail reproductif. Au début du 20^e siècle, ce sont des femmes « racialisées-ethnisiées » qui soulagent d'une grande part du travail domestique les femmes de la classe moyenne, contribuant ainsi à une définition de la féminité construite dans la distance avec les femmes de couleur attachées aux travaux pénibles². À partir de la seconde moitié du 20^e siècle, notamment avec la marchandisation accrue des services domestiques, on retrouve une division raciale du travail féminin (entre infirmières et aides-soignantes dans les structures de l'hôpital, par exemple) montrant que le *care*, travail de soin caractéristique de la féminité d'après Carol Gilligan, est pourtant loin de se résumer à une catégorie universelle du sujet femme mais forme au contraire une chaîne de positions à la fois différenciées et interdépendantes – analyse critique que la contribution de Jules Falquet vient compléter dans l'ouvrage. L'article de Nakano Glenn concentre à lui seul les principales leçons des théories de l'intersectionnalité, en particulier pour ce qui consiste à nuancer l'idée d'un rapport de genre « pur » qui affecterait et concernerait les femmes « toutes choses égales par ailleurs ». L'auteure nous invite au contraire à ne pas isoler l'analyse du genre de l'analyse des autres rapports sociaux, la domination nécessitant d'être appréhendée comme une configuration historique en mutation permanente.

C'est une conclusion similaire relative à l'appréhension de la domination à laquelle arrive Danièle Kergoat, mais en proposant de critiquer les théories de l'intersectionnalité qui, d'après elle, renvoient à une représentation « géométrique » de la domination dont « la multiplicité des catégories [...] masque les rapports sociaux » (p. 117). Dans ses travaux précédents, Danièle Kergoat avait montré comment la condition des ouvrières ne se résumait pas à une double oppression mais constituait un « système intégré » dans lequel l'exploitation de classe n'était pas vécue de la même façon par les hommes et par les femmes, économie du travail et économie des sexes se structurant

1. Un précédent ouvrage d'Elsa Dorlin réunit les traductions des principales contributrices de ce courant : Elsa Dorlin (éd.), *Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Paris, L'Harmattan, 2008. Élisabeth Marteu en rend compte dans la lecture critique ci-après, p. 591-594 de ce numéro.

2. Sur ce même point, voir encore Elsa Dorlin, « *Dark Care*. De la servitude à la sollicitude », dans Patricia Paperman, Sandra Laugier (dir.), *Le souci des autres. Éthique et politique du care*, Paris, EHESS, 2006, p. 87-97.

mutuellement dans le cadre de la société salariale capitaliste¹. Contre l'idée d'une intersection de rapports séparés les uns des autres, Kergoat rappelle que les rapports sociaux sont « consubstantiels » – c'est-à-dire inséparables les uns des autres – et « coextensifs » – c'est-à-dire qu'ils se reproduisent mutuellement.

Qu'on reprenne ou non le terme ou l'approche des théories de l'intersectionnalité, il n'en reste pas moins que la nécessité d'« articuler », de « penser ensemble » ou de prendre en considération plusieurs rapports sociaux dans l'analyse de la domination a fait son chemin dans les sciences sociales et que les questions posées à la lisière du champ politique ont stimulé les recherches, en particulier en contribuant au renouvellement des objets, des thématiques ou des approches. La contribution de Marylène Lieber montre par exemple comment analyser la diversité de « la » communauté chinoise à Paris en s'intéressant aux normes de genre, de sexe et de race à l'intérieur d'un groupe de migrants trop souvent considéré comme homogène. De même, dans une approche postcoloniale, Sabine Masson cherche à déconstruire l'universalité de certaines identités dominantes en Amérique latine, notamment au prisme de la colonialité et du genre. De façon saisissante, Pascale Molinier s'intéresse à la subversion de la domination de genre et de race par la sexualité hétéroraciale telle qu'elle est décrite dans les ouvrages du romancier Dany Laferrière et mise en scène dans l'adaptation d'un de ces romans au cinéma. La sexualité hétérosexuelle « mixte », en produisant des fantasmes culturels érotisés, apparaît comme une stratégie d'émancipation paradoxale puisqu'elle fonctionne en durcissant les stéréotypes de différenciation raciale et culturelle. On ne peut s'empêcher toutefois de noter avec quelle puissance cette économie du désir semble s'imposer à ceux qui en jouent le jeu.

Le renouvellement des perspectives sur la domination concerne également la multiplication des rapports sociaux étudiés, ainsi que Patricia Purtschert et Katrin Meyer le suggèrent en élargissant la notion d'intersectionnalité à une réflexion sur la multiplicité des positions de sujétion et de domination. En proposant de

comprendre l'intersectionnalité comme une théorie « ouverte » du sujet, ces auteures traduisent dans le champ philosophique le processus d'élargissement de la question de la domination à des rapports moins souvent conceptualisés, comme l'âge, la sexualité, la nationalité ou la religion. Cette extension des rapports à prendre en compte conduit ainsi à ne pas uniquement s'intéresser à la question des dominés, mais aussi à celle des dominants, de la même façon que les analyses de la « race » se sont progressivement intéressées à l'impensé majeur de l'identité « blanche ». L'analyse de la domination renvoie en effet à la construction des positions sociales privilégiées qui sont tout autant le produit de l'imbrication de plusieurs rapports sociaux que le sont les positions des défavorisés. C'est ce que montre Mara Viveros à propos des identités masculines en Colombie, et c'est aux difficultés de traiter cette question qu'Ina Kerner consacre son article sur la « blanchité » dans les *Critical Whiteness Studies*.

Retour à Reims, le dernier ouvrage de Didier Eribon, largement construit autour d'un matériau autobiographique et auquel on ne rendra pas complètement justice en n'en évoquant qu'une petite partie, aborde directement la question de la construction des identités intersectionnelles et du vécu de la domination. Dans ces pages, par ailleurs souvent très belles, Eribon propose un contrepoint aux théories de l'intersectionnalité et au risque de celles-ci de naturaliser les catégories de l'expérience des dominés. Dans une partie consacrée au vote Front national de la classe ouvrière, l'auteur décrit et interprète le processus par lequel la qualité de Français a progressivement remplacé l'identité de classe dans la population ouvrière à partir des années 1980. En analysant ce phénomène – si central aux controverses de la sociologie électorale – l'auteur le ramène clairement à la question politique de la mobilisation et de la formation des identités sociales dans les groupes politiques : « C'est [...] très largement l'absence de mobilisation ou de perception de soi comme appartenant à un groupe social mobilisé ou solidaire parce que potentiellement

1. Cf. Danièle Kergoat, « Ouvriers = ouvrières ? Propositions pour une articulation théorique de deux variables : sexe et classe sociale », *Critiques de l'économie politique*, nouvelle série, 5, 1978, p. 65-97 ; également *Les ouvrières*, Paris, Le Sycomore, 1982 ; « Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe », dans Helena Hirata, Françoise Laborie, Hélène Le Doaré, Danièle Senotier (dir.), *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF, 2000, p. 35-44, dont p. 42.

mobilisable et donc toujours mentalement mobilisé qui permet à la division raciste de supplanter la division en classes »¹.

La critique des « savoirs spontanés » de la classe ouvrière tranche radicalement avec les théories du point de vue revendiquées par l'intersectionnalité, en rappelant que les catégories de l'expérience ne sont ni évidentes ni objectives et qu'elles se construisent de façon contradictoire dans les luttes politiques qui leur donnent sens. En montrant qu'il n'y a pas d'identités pré-politiques, Eribon renvoie à la difficulté d'analyser une domination de classe « en soi » et déplace le regard vers les formes « choisies » et non objectives de l'intersectionnalité lorsque les sujets négocient leur appartenance potentielle à plusieurs groupes et plusieurs expériences de domination : « Les mouvements collectifs, en donnant aux individus le moyen de se constituer comme sujets de la politique, leur offrent en même temps les catégories à travers lesquelles ils peuvent se percevoir eux-mêmes... c'est à partir de la politique contemporaine que l'on regarde en arrière pour réfléchir sur la manière dont se sont exercés les mécanismes de la domination et de l'assujettissement et dont se sont opérées les reformulations de soi produites par les processus de la résistance, qu'ils aient été conscients d'eux-mêmes ou simplement mis en pratique au jour le jour »².

L'auteur s'inscrit ici explicitement dans l'épistémologie poststructuraliste de Joan Scott³, laquelle forme également une critique des historiens de la différence dont le travail sur les Noir(e)s, les homosexuel(le)s ou les femmes tendent à considérer les expériences des membres de ces groupes comme autant d'évidences pré-politiques. Au demeurant, passant de la question sociologique et historique des catégories de l'expérience au projet politique, Eribon rejoint à la fin de son ouvrage l'ambition universaliste des théories de l'intersectionnalité de construire un cadre critique inclusif qui ne soit pas fondé sur la simple addition de différentes dominations mais conserve la capacité d'être

reformulé et de rester ouvert à des nouvelles formes de critique et d'expérience. Alors même que les logiques du champ politique tendent mécaniquement à essentialiser les rapports de domination dans la négociation des luttes prioritaires, le projet de construire une théorie dont le sujet politique ne soit pas figé reste à l'ordre du jour.

« Si ce que nous sommes se situe à l'intersection de plusieurs déterminations collectives, et donc de plusieurs "identités", de plusieurs modalités d'assujettissement, pourquoi faudrait-il instituer l'une plutôt que l'autre comme foyer central de la préoccupation politique, même si l'on sait que tout mouvement a tendance à imposer comme primordiaux et prioritaires ses principes spécifiques de division du monde social ? Et si ce sont les discours et les théories qui nous fabriquent comme sujets de la politique, ne nous incombe-t-il pas de bâtir des discours et des théories qui nous permettent de ne jamais négliger tel ou tel aspect, de ne laisser hors du champ de la perception ou hors du champ de l'action aucun domaine de l'oppression, aucun registre de la domination, aucune assignation à l'infériorité, aucune honte à l'interpellation injurieuse [...] ? Des théories qui nous permettent aussi d'être prêts à accueillir tout mouvement politique qui voudra porter sur la scène politique des problèmes nouveaux et des paroles qu'on y entendait ou qu'on y attendait pas ? »⁴

Alexandre Jaunait -
Université de Poitiers

— La parole des femmes subalternes : les apports fondamentaux du féminisme post-colonial et africain-américain⁵

Les ouvrages *Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, édité par Elsa Dorlin, et *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, de Gayatri

1. D. Eribon, p. 152.

2. D. Eribon, p. 242.

3. Voir Joan Scott, « L'évidence de l'expérience », dans *Théories critiques de l'histoire. Identités, expériences, politiques*, Paris, Fayard, 2009, p. 65-126.

4. D. Eribon, p. 245.

5. Elsa Dorlin (éd.), *Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Paris, L'Harmattan, 2008 (Bibliothèque du féminisme), 264 p. ; Gayatri Chakravorty Spivak, *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009 (Provincialiser l'Europe), 112 p.